

L'Institut Culturel Roumain est fier de vous offrir cette anthologie de textes traduits avec le plus grand soin. Dans les pas de l'expérience de l'an dernier, ce florilège vous propose de faire connaissance avec une série de dix auteurs, à travers une note biographique et un court essai critique introduisant, c'est l'essentiel, un passage représentatif de l'œuvre. Le plaisir de la lecture ne s'arrête pas là, puisqu'un extrait plus long se trouve sur le disque ci-joint.

Il a été fait mention, à chaque fois que cela a été possible, du détenteur des droits. Dans le cas où cela n'apparaît pas, n'hésitez pas à joindre directement le CENNAC, centre national du livre de Roumanie dont les coordonnées figurent sur la couverture.

Et puis, il faut le mentionner, en cette année du centenaire de la naissance de Cioran, notre anthologie a choisi de présenter deux essais dont il est le centre d'intérêt : un extrait de l'ouvrage de Livius Ciocârlie *Les Cahiers de Cioran* (sur Cd-rom) et un passage du livre de Dan C. Mihăilescu intitulé *Cioran et la fascination de la folie*. Deux textes riches de finesse et d'intelligence critique.

Il nous reste à vous souhaiter une excellente lecture et de belles rencontres d'auteurs.

Gabriela Adameșteanu

Provizorat

Situation provisoire



Gabriela Adameșteanu (née en 1942) est une des romancières roumaines les plus réputées. Elle a dirigé la revue 22 (septembre 1991 - mai 2004) et, à partir de mai 2004, le supplément de cette dernière, *Bucureștiul cultural* (Bucarest culturel). Ses livres ont été maintes fois réédités en Roumanie et ont obtenu les principaux prix nationaux. Ils ont été traduits et publiés en France, en Espagne, en Italie, en Israël, en Hongrie, aux Etats-Unis, en Bulgarie et en Estonie. Dramatisé pour la scène et monté par Cătălina Buzoianu au Théâtre Bulandra (décembre 1986), son roman *Une matinée perdue* est devenu un grand classique.

Les romans *Une matinée perdue*, publié aux Éditions Gallimard en 2005 et nommé pour le Prix de l'Union Latine et *Vienne le jour* (Éd. Gallimard 2009), nommé pour le Prix Jean Monet de Littérature Européenne, 2010) ont été très bien accueillis par la critique française.

Bibliographie sélective :

Provizorat, (Situation provisoire), roman, Éditions Polirom, Iași, 2010.

Intâlnirea (La Rencontre), roman, Éditions Polirom, Iași, 2003.

Vară-primăvară (Eté-Printemps), nouvelles, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1989.

Dimineață pierdută (Une Matinée perdue), roman, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1983, Éditions Albatros, 1991, Éditions Gramar, 1997, Éditions Polirom, Iași, 2003.

Drumul egal a fiecărei zile (Vienne le jour), roman, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1975, Éditions Eminescu, 1978, Éditions Litera 1992, Éditions Polirom, 2008.

Dăruiește-ți o zi de vacanță, (Offre-toi un jour de vacances), nouvelles, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1979, Éditions Paralela 45, Pitești, 2002.

Traductions :

France

Une matinée perdue (Dimineață pierdută), Gallimard, Paris, 2005.

Vienne le jour (Drumul egal al fiecărei zile), Gallimard, Paris, 2009.

Bulgarie

Пресрецаване (Întâlnirea), Panorama, Sofia, 2005.

Изгубената сутрин (Dimineață pierdută), Balkani 93, Sofia, 2006.

Все същият път, ден след ден (Drumul egal al fiecărei zile), Balkani 93, Sofia, 2007.

Estonie

Kaotatud hommik (Dimineață pierdută), Eesti Raamat, Tallin, 1991.

Israel

Boker avud (Dimineață pierdută), Nymrod, Tel Aviv, 2007.

Italie

L'incontro (Întâlnirea), Nottetempo, Rome, 2010.

Russie

Подари себе день каникулы (Dăruiește-ți o zi de vacanță), Raduga, Moscou, 1989.

Hongrie

A talalkozas (Întâlnirea), Palamart Kiado, Budapest, 2007.

Az elveszett délelőtt (Dimineață pierdută), Európa Könyvkiadó, Budapest, 2010.

Provizorat

Situation provisoire

Droits détenus par :
Polirom, Ines Simionescu :
ines.simionescu@polirom.ro

Provizorat est plus qu'une troublante histoire d'amour, c'est une fresque socio-politique dépeignant les bouleversements historiques du XX^{ème} siècle (le mouvement légionnaire et la dictature d'Antonescu, l'époque stakhanoviste de Gheorghiu-Dej, les étapes de « l'ère Ceausescu »), où s'entretissent les fils des existences des personnages, mais c'est aussi le regard aigu d'une instance supérieure à l'objectivité incisive. En reprenant deux personnages de son premier roman, *Vienne le jour*, l'auteur examine dans ce livre très favorablement accueilli par la critique aussi bien les nouvelles rigueurs de l'époque, dix ans après, que l'évolution fatale du couple, la restriction des libertés de tout genre. *Provizorat* est un roman de maturité, le retour de Gabriela Adameșteanu à une prose grave et polyphonique.

Extrait

Je sais que tu n'espères pas que je t'aime, tu me le dis souvent, et, s'il y a eu quelque chose entre nous, c'est déjà fini, mais n'y a assurément rien eu, puisque je n'ai plus aucune confiance en toi, aucune ! Et j'en ai assez de tous tes calculs pour ces quelques heures où tu me sens tienne !

Quand elle lui dira cela, Sorin se lèvera, l'œil étonné, de la chaise sur laquelle il s'est laissé tomber : il n'a rien fait de ce qu'elle lui reproche. Tu dis que tu n'aimes pas cette vie, murmurerait-il, et tu crois qu'elle me plaît, à moi ? Tu ne crois pas que j'aimerais, moi aussi, me réveiller le matin dans le même lit, aller chacun à notre tour dans la salle de bains où nos brosses à dents sont dans le même verre, rire quand nous nous trompons de serviette, parce que nous sommes aussi distraits l'un que l'autre ? Sortir pour une balade en barque sur le lac Herăstrău, comme du temps de la fac, aller le soir au restaurant Pescăruș, danser sur la terrasse, programmer notre réveillon à Sibiu à « l'Empereur des Romains », oh, combien de choses nous pourrions faire ensemble et que nous ne ferons pas !

Mais tu ne vas pas cesser de me tourmenter avec cette incertitude que tu as de n'être pas aimé ! criera-t-elle. C'est mesquin d'essayer de me rendre jalouse, avec ce sourire vicieux par lequel tu défends ton âme délicate, tel que tu seras là devant moi, sans défense et tendre, j'aurais pu t'aimer, mais ça ne dure que deux heures, une fois que tu es sorti de cet immeuble aux odeurs croupies de vide-ordure, tu retournes à ta vie inconnue que je m'efforce en vain de deviner.

*

Sorin se tient là, tel qu'elle l'a imaginé, il fume cigarette sur cigarette, le cendrier est plein, mais la bouteille de Cotnari n'est pas entamée, comme le paquet de friands, maintenant froids, achetés à la pâtisserie Dobrogeana de la rue Hristo Botev. Il pourrait aussi faire des reproches à Létitia parce qu'il a essayé sans cesse d'entrer dans son bureau pour lui donner le petit billet avec l'heure et le lieu du rendez-vous, la veille de la fête chez Titus, jusqu'à ce que ses collègues le regardent d'un sale œil, mais elle était partie avec ceux de *Literatura Nouă*, pourquoi ? Il a appris, par hasard, que c'était l'anniversaire du chef de section, qui offrait un pot à Grădinița. Il y avait aussi Lety Arcan, là-bas, quelle belle femme ! avait commenté celui qui lui racontait l'histoire. Sorin avait fait un geste de doute, son pouls s'affolait et la crainte que l'autre voie son émotion se mêlait étrangement à

l'orgueil de pouvoir faire ce qu'il voulait de cette femme dans son lit et à la douleur qui lui transperçait la poitrine quand il l'imaginait avec un autre.

Mais Sorin se tait quand Létitia jette son sac à main dans un coin de la pièce, il n'ose pas la prendre dans ses bras, comme d'habitude, si bien qu'elle se tait elle aussi, diantre ! quand donc va-t-elle lui dire toutes les phrases ? Il baisse les yeux : « j'étais presque sûr que tu ne viendrais plus et je n'ai pas eu la patience de t'attendre, j'ai fait les cent pas dans ce malheureux studio », murmure-t-il. Le papier sur la table est couvert de rectangles, de triangles dessinés au crayon, d'un trait appuyé, si Létitia avait fait Psycho, elle en saurait un peu plus sur Sorin Olaru maintenant. Elle pourrait répliquer qu'elle est partie tôt aujourd'hui, mais que son trolley a eu une panne de caténaire, et derrière celui-ci, il y a eu toute une série de véhicules bloqués depuis la rue Eminescu jusqu'à la Place Galați, mais vaut mieux laisser tomber ! Il n'a pas besoin de savoir qu'elle a fait tout le chemin à pied, en lui parlant en pensée, furieuse, maintenant elle est juste fatiguée, si fatiguée qu'elle n'a plus envie d'ouvrir la bouche.

*

« Je sais que tu es fâchée », il pose la tête sur ses genoux, Létitia regarde le plafond, n'esquisse pas le moindre geste. La ligne de tramway a été prolongée jusqu'à l'immeuble de l'ami Florinel et les bruits montent en vagues et se perdent comme un ruissellement de sable ; à peine le dernier son noyé, le suivant gonfle comme un souffle et le crissement des freins s'élève, strident. « Il y a quatre jours, j'étais tellement furieux que je t'ai dit tout ce qui me passait par la tête et je me suis répété quelques phrases, pour ne pas les oublier avant de te voir, mais maintenant elles ne me reviennent pas », murmure-t-il, la tête toujours enfoncée dans sa jupe. *Siempre que te pregunto*, la voix de Nat King Cole chez le voisin d'à côté. « Dis-le », souffle-t-elle, « dis ce que tu voulais me dire ? » « A quoi bon », répond-il, et laisse tomber tristement sa tête sur le bord du lit, *por lo que más tú quieras, hasta cuando ? hasta cuando ?* Son sourire revigoré, quand il tend les bras, lui semble fourbe, mais elle ne le repousse pas sur le côté, comme elle le voudrait, elle se contente d'abandonner son corps glacé dans ses bras, et lui, tourne vers elle un regard implorant.

Traduit du roumain par Marilyn le Nir



© Laure Hinckel

Ștefan Agopian

Sara

Ștefan Agopian (né en 1947) est l'un des écrivains roumains contemporains les plus importants. Attiré par la chimie, passionné par l'histoire, Ștefan Agopian imprime à sa littérature un style tout à fait reconnaissable, élégant alliage de balkanisme, de réalisme magique, d'onirisme et de modernité. Son premier roman, intitulé *Ziua Mâniei* (*Le Jour de la colère*), paraît en 1978, après huit années d'attente dans les tiroirs d'une maison d'édition... censure oblige. L'œuvre qu'il construit depuis lui vaut de nombreux prix littéraires. L'Express écrit à son propos en 2005 : «Le verbe d'Agopian est succulent et venimeux à la fois, il dresse un carnaval burlesque qu'on trouve chez Rabelais mais aussi dans les romans d'Eliade, de Sadoveanu ou de Caragiale.» Et Agopian de dire : «J'ai marché sur les traces de Mateiu Caragiale, à la recherche du même faste stylistique, du même désir de mystification de la réalité.» Doué d'un humour inébranlable, l'auteur est un des piliers du grand journal satirique roumain *Academia Cațavencu*.

Plusieurs extraits de ses romans ont été publiés en français, en revue et en anthologie.

Bibliographie sélective :

Ziua mîniei (Le Jour de la colère), roman, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1979.

Tache de catifea (Tacké de velours), roman, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1981, Éditions Polirom, Iași, 2004.

Tobit (Tobit), roman, Éditions Eminescu, Bucarest, 1983.

Manualul întâmplărilor (Le Manuel des événements), nouvelles, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1984, 1993.

Sara (Sara), roman, Éditions Eminescu, Bucarest, 1987.

Însemnări din Sodoma (Notes de Sodome), roman, Éditions Eminescu, 1993.

Republica pe eșafod (La République sur l'échafaud), théâtre, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 2000.

Fric (Fric), roman, Éditions Polirom, Iași, 2003.

Opere complete (Œuvres complètes), Éditions Polirom, Iași, 2008.

Traductions :

Allemagne

Mort pour la patrie, La Tempérance, L'Art de la guerre, traduit par Gerhardt Csejka dans *Wespennest*, n°139, Vienne, juin 2005

Tobit, traduit par Renate Hauser, éditions Kriterion, 1989.

France

Mourir pour la patrie, extrait du Manuel des événements, traduit par Odile Serre in revue de la Maison des Écrivains Etrangers et des Traducteurs n° 6, New Delhi / Bucarest, 2002.

Mort en Morée, extrait du volume *Fric*, traduit par Paola Bentz-Fauci, in *Douze écrivains roumains*, Anthologie Les Belles Etrangères, éd. L'Inventaire, 2005.

Tacké de velours, (extraits) in *Des histoires simples, pas de simples histoires*, Institut Culturel Roumain, Bucarest - Paris, 2010.

Sara

Droits détenus par :
Ștefan Agopian : ago_cri@yahoo.com

Ștefan Agopian est un de ces écrivains que l'on peine à ranger dans une petite case. Classé « néo-surréaliste des années 70 », étiqueté « nouveau postmodernisme virtuel et fractal », estampillé « fantaisiste allégorique et livresque » ou « fantastique textuel », l'auteur déjoue toutes les tentatives de classement, les assumant textuellement tout en les ironisant. *Sara* est un des romans représentatifs de sa formule inédite mêlant réalisme, onirisme et fantaisie baroque. L'écrivain fait la chronique fictive de deux saisons de l'année 1703 dans une Transylvanie pleine de mystère. Le prétexte des événements politiques est là surtout pour apporter au rêve la structure de la réalité. S'abreuvant à la double source du réalisme magique hispano-américain et d'une certaine prose roumaine balkanisante, Agopian est un orfèvre de la prose roumaine et un inventeur de solutions narratives toujours surprenantes.

Extrait

Le baron Casimir Spurck ne croyait plus en rien depuis longtemps et depuis tout autant de temps, il s'ennuyait. A partir du moment où il comprit cela, et cela se passait il y a plus de dix ans, à une époque où nous n'avons pas accès, depuis lors, disons, ou à peu près, chaque matin, indépendamment de la saison ou de ce qui s'était passé dans la nuit, il se levait à six heures, se déshabillait entièrement et, parfois en grelottant, parfois à l'aise, l'air velouté du matin le caressant agréablement, il se rendait dans une pièce dont le seul mobilier était un siège sans dossier sur lequel il s'asseyait. Celui-ci était placé au centre de la salle enduite à la chaux. Jusqu'à neuf heures, c'est-à-dire pendant trois heures, déserté de toute pensée ou si vous voulez, de vie, il regardait le mur en face de lui, il attendait. Nous ne savons pas ce qu'il attendait ou si, en définitive, il attendait quelque chose. Nous inclinons à penser que non. Dans une conversation qu'il aura avec Tobit durant l'hiver, peut-être durant l'hiver, citant Maître Eckhart il dira : « en réalité, plus nous nous appartenons, moins nous nous appartenons », le mot *Abgeschiedenheit*, « l'isolement » de revenir souvent dans leur dialogue et peut-être aussi « abdication de ce qui appartient au temps et au lieu », *das Nichts*. Nous ne savons pas. Ou plutôt nous ne pouvons pas connaître la vérité mais nous pouvons l'imaginer : « absence de volonté propre de nous retrouver », conception qui ne nous appartient pas, non plus que rien de ce que nous faisons, ni le temps ni le lieu ne nous appartient.

L'après-midi du jour qui nous intéresse, un jour du mois de juillet de l'an 1703 ou n'importe laquelle de ces journées longues et lumineuses mais pas forcément l'une d'elles, le baron Casimir Spurck se tenait dans ce que nous serions en droit d'appeler un atrium, une cour intérieure joliment pavée et au milieu de laquelle un jet d'eau roulait des eaux paresseuses.

La lumière semblait jaillir de toutes parts, tiède et fraîche. Il était assis sur un siège à dossier et accoudoirs, un vrai fauteuil, et devant lui se trouvait une table où trônaient une carafe de vin doux-amer et un confiturier. Posé à côté, un nécessaire d'écriture. Une cuiller était plantée dans le confit de figues et à cet instant Casimir Spurck eut sur la langue une figue, sa douceur écoeürante le fit grimacer et tout cracher, la figue écrasée et la salive qui emplissait sa

bouche, puis il se versa un peu de vin et but sans appétit. Il relut ce qu'il avait écrit précédemment, plia la feuille de papier et la plaça dans une enveloppe qu'il scella. Il inscrivit ensuite le nom du destinataire. Il aperçut un petit couteau sur la table, le saisit et fit une entaille dans l'index de sa main gauche puis il considéra un temps le jaillissement rouge du sang qui s'écoulait goutte à goutte sur les dalles de marbre. Quand il s'ennuya, il emmaillota son doigt dans une serviette, s'installa plus commodément et ferma les yeux. Il sentit son visage inondé de lumière, c'était comme se baigner dans une eau impondérable et phosphorescente. La blessure à son doigt palpitait agréablement, l'endormant. Les yeux fermés, il tendit la main droite et tâtonna jusqu'à trouver le confiturier. Il le rapprocha de lui et plongea les doigts dans le sirop. Il sentait les fruits comme les nodules d'un polype poisseux. Il écrasa une figue dont s'écoula une matière visqueuse et rosâtre, ses doigts commencèrent à percevoir, mollement, les goûts et les couleurs qui emplissaient le récipient de verre. Quelques mouches se posèrent sur la nappe et se mirent à la parcourir. L'une d'elles découvrit le verre de vin et descendit la paroi transparente jusqu'au niveau du liquide. Si vous aviez voulu, vous auriez pu voir son abdomen gras et jaune, strié de fines rayures noires plus resserrées autour de l'anus pondeur.

Traduit du roumain par Laure Hinckel

George Bălăiță

Lumea în două zile

Le Monde en deux jours



George Bălăiță (né en 1935) est l'un des prosateurs classiques de la littérature roumaine contemporaine. Diplômé en 1967 de la Faculté de Philologie de l'Université « Al. I. Cuza » de Iași, il est déjà, depuis 1964, rédacteur de la revue *Ateneu*. En 1979, il s'installe à Bucarest, où il occupe le poste de secrétaire de l'Union des Écrivains. Il est le directeur des Éditions « Cartea Românească » de 1980 à 1989. Notons parmi ses nombreux ouvrages, publiés en de multiples éditions et traduits en plusieurs langues, les plus connus comme : *Călătoria* (Le Voyage) en 1964, *Conversând despre Ionescu* (En parlant de Ionescu) en 1966, *Intâmplări din noaptea soarelui de lapte* (Aventures de la nuit du soleil de lait) en 1968, *Ucenicul neascultător* (L'Apprenti indocile) en 1977. Parmi les importants prix qui lui ont été décernés, citons le prix de l'Union des Écrivains en 1975 et le Prix de l'Académie Roumaine en 1977. Boursier Fulbright (USA, Iowa University, 1980).

Bibliographie sélective :

Gulliver în țara nimănui (Gulliver au pays de personne), essais, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1994.

Ucenicul neascultător (L'Apprenti indocile), Éditions Albatros, Bucarest, 1977.

Lumea în două zile (Le Monde en deux jours), Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1975 ; Éditions Polirom, Iași, VIII^{ème} édition, 2009.

Întâmplări din noaptea soarelui de lapte (Aventures de la nuit du soleil de lait), Éditions Gramar, Bucarest, 1968, 2004.

***Lumea în două zile* Le Monde en deux jours**

Droits détenus par :
Polirom, Ines Simionescu :
ines.simionescu@polirom.ro

La critique littéraire roumaine a consacré une vaste exégèse à ce roman. Conçu à la manière de Lawrence Durrell, le roman de Bălăiță esquisse des typologies raffinées, aborde des questions et des inquiétudes vitales, l'auteur entrant dans le mécanisme de la folie, du hasard et du fabuleux. Le monde semble se reconstruire sur fond de bourgade grisâtre, la vie et la mort confondent leurs limites et la parole révise les dimensions de ses vertus. Ce qui paraît être une plaisanterie - la prédiction apparemment lucide de la mort des autres, par le personnage principal, un fonctionnaire à la Gogol, appelé Antipa - s'avère le début de la prophétie absolue, de sa propre sortie du monde. Antipa est, cependant, un personnage sans histoire qui découvre, en complétant des certificats de décès, sa faculté de prédire la mort des autres. Une sombre légende se tisse autour de cet homme doué (ou non ?) de pouvoirs infernaux. Entre ironie et pathétisme glacé, c'est un cadre social, politique, historique qui est mis en lumière avec discrétion mais fermeté : celui d'une société fermée, où l'ennui donne naissance à des monstres.

Petite introduction de l'auteur

« *Le Monde en deux jours* » est un monde à deux faces une ordinaire et une infernale. Vécus successivement par Antipa, ils sont, au fond, inséparables. Le roman se fonde sur cette parabole de l'âme humaine, double et contradictoire, banale et extraordinaire, soumise et révoltée, mondaine et diabolique.

Antipa refuse le système, mais il n'est pas un opposant manifeste. Il choisit la « résistance passive ». Il porte sur ce monde hermétique, absurde, un jugement sarcastique, railleur, d'une ironie amère. Le roman est construit sur l'axe cosmique des solstices : 21 décembre 21 juin, les intempéries étant spectaculairement inversées, signe occulte d'un « monde à l'envers ».

L'extrait qui suit se réfère à « l'homme ordinaire », avec une seule allusion, vague, à « l'homme diabolique » dont la présence est massive dans la deuxième partie du livre.

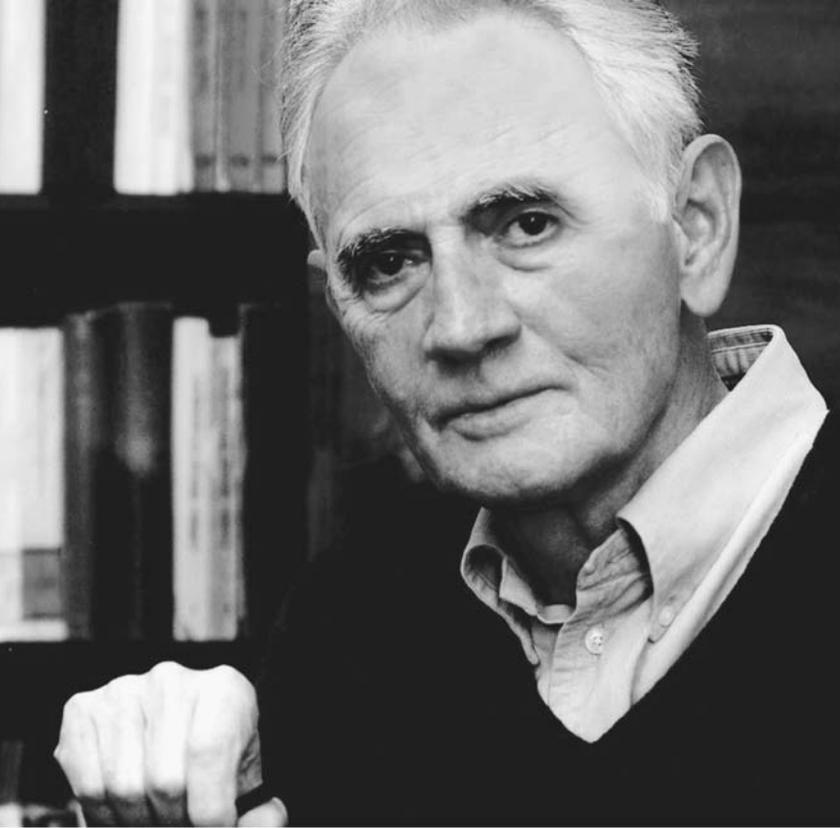
L'atmosphère, les personnages, la conversation etc. confirment et développent les détails grotesques d'un monde isolé, sans espoir, mais qu'on vit jusqu'au bout. (G.B., février 2011)

Extrait

Antipa allume sa cigarette. La fumée blanchâtre dans l'obscurité, une fois l'allumette éteinte. Un œuf de glace roule en sa direction, il s'est détaché d'une sorte de nid, une grosse pelote de feuilles mouillées que la grêle a arrachées, et qui s'est arrêtée, on ne sait comment, au bord du talus bas où commence le petit square. Un peu plus gros qu'un œuf de pigeon. Sous le chandail mince, les épaules d'Antipa sont glacées, il ressent le froid, mais la douleur déchirante de tout à l'heure se perd dans un nouvel état, quelque chose de folâtre, oui, vraiment, il tire une profonde bouffée de sa cigarette, la jette. Ainsi donc, Antipa, il faut que tu fasses ce qui te va bien : la proposition de l'arbre monument historique. Que ce soit, oui, ta dernière initiative, le terme est approprié ! La dernière, une sorte de vengeance et qu'ensuite tu partes, oui, oui, maintenant tu sais ce qu'il te reste à faire : quitter ces lieux sans retour. Une joie paisible l'envahit maintenant, une sorte de libération, comme quelque chose de longuement attendu. Partir, commencer autre chose. Tu sauras plus tard *pourquoi*, maintenant tu sais seulement que tu dois t'en aller. Maintenant tu sais que tu veux et que tu peux partir. L'âme d'Antipa surgit des tréfonds de son être, grandit, et, comme une créature vivante, s'assied auprès de lui sur le banc. Un homme au corps allongé de bête fragile, à la tête affligée, avec un pelage doux et une queue, là, à l'écoute, remuant à peine, comme une ombre, et au visage chaleureux, d'une douleur infinie, effrayé de tant de tendresse : que de tristesse et d'impuissance dans ces yeux humains et quel étrange tremblement allume des étincelles le long de son échine. Coiffons-le d'un haut de forme, habillons-le d'un gilet à pois et d'un habit écarlate. Et regardons-le tirer des lapins de sa manche. *Demain*. Demain tu ne reviendras pas à Dealu-Ocna. Demain, c'est autre chose qui commence. Demain, tu monteras les marches de bois, ta tête apparaîtra dans l'ouverture du plancher de l'atelier. Le vieil Auguste, le chapelier sera là, les chapeaux figés sur leurs moules : «Iacoubovitch, Antipa est là ». Et Iacoubovitch : « oui ? ! tant mieux pour lui. » Comme si ce n'était pas près de lui qu'Antipa était passé et qu'il ne lui avait pas dit (en le regardant par-dessus ses lunettes et se retournant péniblement sur sa chaise) : « héhé ! voilà du nouveau », et qu'Antipa ne lui avait pas répondu : « voilà du nouveau » !

Le banc est dans l'obscurité, la lumière de la lampe à mercure tombe un peu plus loin. Tu te lèves du banc entre les acacias plantés dans le square et le kiosque à journaux cylindrique au toit conique (maintenant noir, pareil à un crayon géant accroché à la porte de quelque échoppe où l'on vend du papier), tu vois une bonne partie de la rue principale. Quelques enseignes au néon qui facilitent la vie à Dealu-Ocna, comme disait Agop. Il doit être assis maintenant sur sa chaise, travaillant à un petit coffret à bijoux, à une broche magnifique pour son amoureuse ou celle d'un autre, il doit être en train de soumettre le plexiglas à de grandes transformations, ou bien il attend le type à la radio pour en finir avec sa poubelle qui chante et aller quelque part, eh ! une maison humaine bien chaude et pas une glacière. Dans une demi-heure, une douzaine d'hommes sortiront par la porte latérale du cinéma, ensommeillés et silencieux, se bousculant sans violence. Ils crachent, allument des cigarettes, se dépêchent de disparaître. L'employé viendra fermer les grandes portes comme celles d'une grange d'une autre époque. Une fois disparu derrière les portes, l'ampoule au-dessus va s'allumer, on pourrait croire qu'il a surgi brusquement lui-même pour se pelotonner dans cette ampoule de verre fumé. Deux policiers passent. Des tiges noires, raides, vigoureuses sont accrochées à leurs poignets, ce serait-y pas qu'ils les arrachent sous le ventre des étalons ? Personne ne crie : « le guet veeeiillle » ! ni l'autre formule, plus familière, pas vrai ? ! « bonnes gens de Madrid, dormez en paix »... Si tu te dépêches, tu peux encore prendre ce train... Tu craches et puis tu vois le fiacre de Foială. Il est juché sur son siège de cocher mais que transporte-t-il dans sa voiture ? Un gros homme immobile, cataclap, cataclap, les sabots du cheval, les lanternes allumées de part et d'autre du haut siège du cocher. Voici le gros homme immobile dans l'obscurité sous les arbres : comme enveloppé dans un châle, la tête et les épaules sous le châle et par-dessus, sur le haut du crâne, un grand chapeau, un haut-de-forme. Encore un haut-de-forme ? La nuit.

Traduit du roumain par Marily le Nir



Livius Ciocârlie

Bătrânețe și moarte în mileniul trei

Vieillesse et mort au troisième millénaire

Livius Ciocârlie (né en 1935) est romancier, essayiste, critique et théoricien de la littérature à la finesse et à l'humour entre tous reconnaissables. Ancien professeur de littérature française à l'Université de Timișoara, il a aussi été professeur invité à l'université Michel de Montaigne à Bordeaux. D'abord attaché à la perspective théorique de la revue *Tel Quel* et à la sémiotique, Livius Ciocârlie a ensuite évolué vers le journal, l'essai et la prose. Parmi ses ouvrages publiés, ceux qui ont remporté le plus grand succès combinent exégèse et autobiographie. A reçu de nombreux prix de l'Union des Écrivains de Roumanie.

Bibliographie sélective :

- Cu fața la perete* (Tourné vers le mur), Éditions Cartea Românească, Bucarest, 2010.
- Cartea cu fleacuri* (Le Livre des riens), Éditions Paralela 45, Pitești, 2010.
- Pornind de la Valéry* (En partant de Valéry), Éditions Humanitas, Bucarest, 2006.
- Bătrânețe și moarte în mileniul trei* (Vieillesse et mort au troisième millénaire), Éditions Humanitas, Bucarest, 2005.
- Caietele lui Cioran* (Les Cahiers de Cioran), Éditions Scrisul Românesc, Bucarest, 1999; Éditions Humanitas, Bucarest, 2007.
- & comp.* (& comp.), Éditions Polirom, Iași, 2003.
- De la Sancho Panza la Cavalerul Tristei Figuri* (De Sancho Panza au Chevalier de la Triste Figure), Éditions Polirom, Iași, 2001.
- Cap și pajură* (Pile et face), Éditions Albatros, Bucarest, 1997.
- Paradisul derizoriu* (Le Paradis dérisoire), Éditions Humanitas, Bucarest, 1993.
- Fragmente despre vid* (Du vide – fragments), Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1992.
- Un Burgtheater provincial* (Un Brugtheater provincial), Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1985.

Bătrânețe și moarte în mileniul trei

Vieillesse et mort au troisième millénaire

Droits détenus par : Humanitas,

Gabriela Niculae : gabriela.niculae@humanitas.ro

Au terme d'une série de *Journaux* inédits, Livius Ciocârlie décide de s'occuper de deux vérités incontestables, la vieillesse et la mort qui sont toutes deux, comme l'observe l'écrivain, ses « projets d'avenir ». Il le fait, dit l'essayiste avec humour, sous l'impulsion de deux obsessions : ne pas avoir peur de la mort et ne pas vivre trop longtemps. Il traite son sujet en relatant la mort et des séquences quotidiennes de l'âge vieillissant d'auteurs anciens ou contemporains tels que Platon, Maria Zambrano, Pascal ou Cioran. Le tout sur fond de déclaration « d'incompétence intégrale » devant les instruments et les défis du troisième millénaire. La perspective n'a rien de sombre et tend plutôt à l'indifférence périodiquement foudroyée par le sentiment d'une grande et urgente mission. Quant au ton, il est tantôt grave, tantôt joyeux, car il est celui d'un homme qui a vécu sa vie dans le questionnement et l'humour.

Extrait

J'en reviens à l'ennui du dimanche après-midi. Je ne l'ai pas connu. Non que je fusse inactif et inapte à remplir le vide. Car je remplissais le vide avec des questions. L'appréhension du lundi. Toute ma vie tient dans le symbole des après-midi de samedi et dimanche. Le samedi, c'était le jeu, l'intensité à la fois gratuite et protégée. Le dimanche, comme je viens de le dire, l'inquiétude. J'étais inquiet parce que je n'avais pas fait mes devoirs pour le lendemain. Le samedi après-midi l'école était trop loin, le dimanche matin je ne les faisais pas, par paresse, et l'après-midi parce que j'étais inquiet. Inquiet parce que je ne les faisais pas. L'inquiétude tournait sur elle-même et se mordait la queue.

Plus tard, j'ai fragmenté l'inquiétude. C'est arrivé quand je suis devenu universitaire. J'avais aussi une famille, je ne pouvais plus « trainasser ». Je me suis transformé en un type hyper consciencieux. Et comme il y avait beaucoup à faire, pour ne pas trop m'inquiéter du fait qu'en m'occupant d'une chose, les autres attendaient, j'ai stratifié. Je travaillais tous les jours à tout, un petit peu. Ainsi, l'inquiétude s'est elle aussi stratifiée. Une inquiétude genre millefeuille. Quoi que je fisse, j'avais l'impression que je devais faire autre chose. J'ai tout de même conservé avec entêtement une zone de liberté. Je l'ai nommée matin 5 heures. De cinq à huit, le monde pouvait s'écrouler, peu m'importait. Les rares journées où je ne pouvais me permettre ces trois heures, je devenais terrifiant. J'étais trop furieux pour être encore inquiet. En se stratifiant, l'inquiétude s'est, comme on dit aujourd'hui, chronicisée. Ce n'était plus la peur du lendemain, de ce qui allait se passer, c'était la crainte de ce qui ne se passait pas (à l'école on me punissait, à la faculté, non ; mais là, c'était ma conscience qui me travaillait).

La grande inquiétude, je l'ai conservée pour le sentiment d'imposture. Car ce n'est que tardivement que je suis devenu consciencieux et jusqu'alors, c'est un vide qui s'est creusé en moi. Vide de culture ordonnée, de conscience pour soi, d'habitude de travail. Comme si j'avais construit sur un terrain reposant sur le vide d'une mine abandonnée. Un gouffre. Un gouffre dont j'avais conscience. Je n'ai cessé d'attendre, comme Anghelache l'arrivée d'un contrôleur qui me montrât du doigt. Au lieu de le voir arriver, je me suis vu avancé au grade de savant distingué. Je crois que, toujours comme Anghelache, en homme foncièrement honnête (le

plus nocif héritage que m'ait laissé papa) j'ai écrit des livres fragiles pour révéler ma précarité. J'ai échoué. J'ai remporté un succès d'estime qui m'a fait enrager. Si même alors, quand je fais tout mon possible, je n'y arrive pas, cela signifie qu'il n'y a rien à faire.

La cause tient dans un quiproquo. On croit difficilement les gens sincères. Instinctivement, l'homme croit qu'on lui cache quelque chose. Dans le cas présent, de la fausse modestie. J'ai été traité comme un roi en comparaison avec l'opinion que je me fais de moi-même. Je suis un roi criant, jusqu'à présent en vain : je suis nu ! Ou, comme on disait chez moi : cul nu.

L'héritage de papa... Maintenant j'en prends la mesure. Fonctionnaire financier qui fixait les impôts annuels des grandes entreprises, papa ne nous a rien laissé. Le seul « reste » a été « la maison de papa ». Lui, l'homme le plus raisonnable du monde n'a rien laissé de sa vie d'homme.

Me voilà un peu loin de Cioran.

« Les dernières feuilles tombent, dansant ». En vieillissant, c'est ainsi qu'on devrait écrire. Jouer. Paraître et même être, comme Cioran l'est, me semble-t-il, dans *Aveux et Anathèmes*, frivole. Je m'efforce d'y parvenir. Non jusqu'à dire, comme lui, que « Mourir, c'est connaître son intérêt » - paroles spectaculaires en lesquelles je ne crois pas. Je ne confonds pas la sincérité fausse et la sincérité distraite.

Cioran est sincère quand il écrit : « Après tout, je n'ai pas perdu mon temps, moi aussi je me suis trémoussé, comme tout un chacun, dans cet univers aberrant ». Tel est le son des phrases que j'aurais voulu écrire.

Et à présent je trouve une possible explication à la bizarre exaltation que me donne l'approche de la mort : dans la mort, on est authentique, on ne peut tromper. On ne peut passer pour un autre comme cela m'est si souvent arrivé.

Traduit du roumain par Laure Hinckel

Gheorghe Crăciun

Pupa russa

Gheorghe Crăciun (1950-2007), poète, essayiste, romancier et traducteur a laissé derrière lui, à sa mort précoce, une œuvre majeure. Seul un roman a été traduit. Quelques extraits aussi. Un énorme journal, que l'on n'hésite pas à comparer à celui de Mihai Sebastian est encore à l'état de manuscrit, en Roumanie.

Tout en étant un des théoriciens du post-modernisme et un fort représentant de la « génération 80 », Gheorghe Crăciun s'affranchit de tout cadre, notamment avec le grand roman encore inédit *Pupa russa*. Un bel extrait traduit par Odile Serre figure dans l'anthologie *Douze écrivains roumains* publiée en 2005 à Paris, éditions de l'Inventaire, à l'occasion des Belles Etrangères.

La traduction de son roman *Composition aux parallèles inégales* par Odile Serre, éditée par Maurice Nadeau en 2001 se voit attribuer le prix Pierre-François Caillé de la Société des Traducteurs Français.

Le romancier était aussi traducteur : il a donné une version roumaine à *Déplacements* de Serge Fauchereau (édition bilingue, 1996) et à *La Modernité* d'Alexis Nouss (en collaboration, 2000).

Gheorghe Crăciun a reçu plusieurs prix en Roumanie : Prix du premier livre de l'Union des écrivains de Roumanie en 1983 ; Prix ASPRO du meilleur ouvrage critique de l'année en 1997, Prix de l'exégèse critique de la revue *Cuvântul* en 2002.



© David Ignaszewski

Bibliographie sélective :

Trupul știe mai mult. Fals journal la Pupa russa, 1993-2000 (Le Corps en sait plus long. Vrai faux journal de Pupa russa, 1993-2000), Éditions Paralela 45, Pitești, 2006.

Pupa russa, roman, Éditions Humanitas, Bucarest, 2004; Éditions ART, Bucarest, 2007.

Mecanica fluidului (La Mécanique du fluide), Éditions Cartier, Chișinău, 2003.

Aisbergul prozei moderne (L'Iceberg de la poésie moderne), Éditions Paralela 45, Pitești 2002.

Frumoasa fără corp (La Belle sans corps), Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1993.

Compunere cu paralele inegale (Composition aux parallèles inégales), Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1998, 1999.

Traductions :

France

« La Poupée russe », traduit par Odile Serre, dans *Douze écrivains roumains*, Les Belles Étrangères, Éditions de l'Inventaire, Paris, 2005.

Composition aux parallèles inégales, traduit par Odile Serre, Éditions Maurice Nadeau, Paris, 2001. Prix Pierre-François Caillé de la Société des Traducteurs Français.

Pupa russa

**Droits détenus par : ART,
Maria Tasoti : maria.tasoti@editura-art.ro**

Pour Gheorghe Crăciun, trouver, après la fracture tant historique que littéraire de 1989, une nouvelle voie pour son écriture signifie la découverte du corps, de la nature corporelle des personnages. Son style reconnaissable entre mille y fait alterner une notation dure et méthodique et un pathétisme bien maîtrisé. Le roman de Gheorghe Crăciun, doté du titre ironique et parodique de *Pupa russa* est une narration de maturité, porteuse des fruits de l'expérience de toute une génération d'écriture, autant qu'une pure nouveauté, puisque l'auteur y assume la tâche téméraire de parler au nom d'un personnage féminin, nous renvoyant, par là-même, au célèbre adage flaubertien : « Madame Bovary c'est moi ». Pour les avertis, cette analogie va beaucoup plus loin encore, suggérant des superpositions de destins et de biographies, dans une narration serrée, passionnante, cursive, où souvent le lecteur retrouvera des événements et des figures connus. Après des années de censure et de pudibonderie communiste pendant lesquelles il a parfois « négocié des mots, jamais des idées », Gheorghe Crăciun a laissé champ libre à l'expression de la sexualité, de l'érotisme, de l'amour, cet « amour qui transforme le monde ».

Extrait

Ils voulaient tous la posséder, l'ajouter à leur palmarès, la cocher, ravis, sur leur liste. C'est ça qu'ils voulaient tous, sans exception. Un peu qu'ils voulaient tous ça. Grimper son corps vivant à un degré insoutenable et la mettre en pièces. Déchirer sa combinaison et sa peau, sa jeunesse et son insoumission, sa beauté et son charme, son utérus et son estomac, jusqu'aux amygdales ! Renifler et croquer, mettre en pièces et broyer, démembrer et déchiqueter, dynamiter et excaver, triturer et pilonner, la victoire finale. Par le défilé, en avant ! Car ce qu'ils voulaient faire n'était ni lui défoncer le crâne, ni lui crever les yeux, ni lui trancher la langue à coups de dents. Ils ne voulaient ni lui tordre le cou, ni lui trouser la paillasse, ni lui ficher l'aiguille d'une seringue dans la nuque. Ils ne voulaient tous qu'une seule et même chose, encore et encore, ils ne pensaient tous qu'à ces mêmes gestes, ces mêmes saccades, ces mêmes râles-là. Qu'à la renverser en un tournemain sur le bureau chargé de dossiers et autres papelards, sur la moquette parsemée des cendres de tant de réunions, sur le lino de la salle des sports, sur l'herbe nouvelle, sur le bas-côté de la route, sur la paille du buron, sur les rails du chemin de fer, sur les gazettes du parti et sur les guérets du pays, sur la pile de notes d'information et sur le tapis persan du salon du protocole, sur la colline de charbon et dans le puits de pétrole, sur les quartiers de bidoche bleue des abattoirs et dans les wagons convoyant des blés en vrac, dans leurs chasseurs soviétiques et dans la cage des escaliers de l'HLM prolétaire, dans le ciel et en mer, dans les airs et sur le plancher des vaches, dans les villages et les villes, dans les fabriques et les usines, sur le banc du tour et sur une chenille du char. Culbutée, écartelée, empalée. Tapée à la trique, lardée à l'épieu, fourrée à l'épée, écabouillée à la masse, assommée au maillet. Tous avec ces mêmes regards, ces mêmes insinuations, cette même bave et ces mêmes ricanements-là.

Leurs paumes lui enserrant les fesses comme dans un étau, leurs crocs émoussés de carnassiers, leur sexe comme un gros clou chauffé à blanc, le mollusque vibratile et goulu de leur engin, le mufler de lynx, le bec de vautour, la gueule de poisson rapace de leur engin, le pivot, l'essieu, la barre à mine, le bélier et le poinçon, le mandrin et le pal, le marteau-piqueur et le ciseau, le picot et la batte. Et puis, c'était tout. Ahurissant de simplicité, mais c'était tout.

Des imbéciles et des misérables, tous autant qu'ils étaient, avec une seule idée en tête. Non pas de la tuer, ni de lui arracher les dents, une à une, ni les ongles non plus, ni de lui couper les seins au rasoir, ni de lui ouvrir l'estomac à la scie égoïne. Ni même de l'étouffer avec une serviette, de lui enrouler autour du cou la corde à linge, le fil du téléphone ou du fil électrique. Non. Mais de lui tomber sur le râble comme des étalons, de lui sauter dessus de face comme des satyres à l'haleine pestilentielle, de lui empoigner les chevilles pour lui hisser les jambes sur leurs épaules, de lui souiller le ventre avec leur gras-double velu, de la lui enfoncer, de la lui mettre, bien profond. Encore une fois : Victoire ! De la bourrer de leur braquemart de mâles complexés droit dans l'œsophage, droit à la racine de la langue, droit dans la cervelle. Ils ne voulaient qu'une seule chose, tous ces malpropres, tous prêts à perdre bras et jambes, matière grise, épine dorsale, position sociale, fortune, juste pour rentrer tout entiers dans sa fleur carnivore, dans sa chatte de velours et de glycérine, pour s'y endormir sereins et béats. Et sinon avec leur membre raidi, du moins avec leur bouche, avec les stries de leurs babines, avec leurs papilles gustatives, avec la peau de leur nez et le poil de leur hure, avec leurs dents saines et leurs dents en acier chromé, avec leurs caries et avec leurs renvois de cantine du parti, pourvu qu'ils rentrent là-dedans et se trouvent une place dans sa chagatte brûlante de jeune jument, dans ce tabernacle de leur Dieu protecteur et extatique, dans son mortier comme une orchidée et un mollusque, dans sa matrice comme une flamme et un glacier, muée en demeure de leur être apeuré, en palais et en caveau, en crypte, en cloaque, en couche et en château. Y rentrer, tous autant qu'ils étaient, avec leur costard cendré et leurs souliers aux gros lacets plats, avec leur béret de terrain et leur serviette en vinyle et leur pistolet, avec leur badge, avec leur livret rouge entre les dents, humbles et suppliants, pourvu qu'ils ne restent pas dehors, qu'ils ne restent pas sans salut, pourvu qu'ils se mettent à l'abri dans sa crevasse accueillante comme une maison d'hôte.

Traduit du roumain par Dominique Ileá



Ileana Mălăncioiu

Linia vieții

La Ligne de vie, anthologie

Ileana Mălăncioiu (née en 1940), poétesse, essayiste et prosatrice, est docteur en philosophie de l'Université de Bucarest. Avant 1989, elle travaille pour la télévision roumaine, écrit dans la revue *Argeș*, est employée par le studio de cinéma Animafilm et entre à la prestigieuse revue *Viața Românească*. Après 1990, elle en devient la rédactrice en chef adjointe.

Certains de ses recueils de vers ont été traduits en français, en anglais, en suédois, en letton. Elle a reçu de nombreux prix et distinctions, dont, en 2004, le prix de l'Union des écrivains de Roumanie et, en 2009, le prix Prometheus d'*opera omnia*.

Bibliographie sélective :

Exerciții de supraviețuire (Exercices de survie), Éditions Polirom, Iași, 2010.

Crimă și moralitate. Eseuri și publicistică (Crime et moralité. Essais et articles), Éditions Polirom, Iași, 2006.

A vorbi într-un pustiu (Parler dans un désert), Éditions Polirom, Iași, 2002.

Cronica melancoliei (Chronique de la mélancolie), Éditions Enciclopedica, Bucarest, 1998.

Călătorie spre mine înșami (Voyage vers moi-même), Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1987 ; Éditions Polirom, Iași, 2000.

Vina tragică (La Faute tragique), essais, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1978 ; Éditions Polirom, Iași, 2001.

Urcarea muntelui (L'Ascension de la montagne), Éditions Albatros, Bucarest, 1985.

Linia vieții (La Ligne de vie), Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1982.

Peste zona interzisă (Au-dessus de la zone interdite), Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1979.

Crini pentru domnișoara mireasă (Des lys pour Mlle la mariée), Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1973.

Pasărea tăiată (L'Oiseau décapité), Éditions Tineretului, Bucarest, 1967.

Traductions :

Suède

Scarseldsberget, Hypatia, Stockholm, 1995.

Linia vieții

La Ligne de vie, anthologie

Droits détenus par : Polirom,

Ines Simionescu : ines.simionescu@polirom.ro

Cette anthologie de 1999, réunie par Ileana Mălăncioiu à partir de tous ses recueils de vers (depuis son début en 1967 et jusqu'en 1996), mais comprenant également des poèmes inédits et préfacée par le plus important des critiques roumains contemporains, à savoir Nicolae Manolescu, est un panorama de la poésie d'une des plus fortes personnalités de la littérature roumaine contemporaine. « Poétesse reconnaissable entre mille, insoumise tant aux modes qu'aux sautes d'humeur de la censure », comme le préfacier la qualifie, Ileana Mălăncioiu écrivit, au fil des années, une poésie en grave désaccord avec les exigences de l'époque communiste (et, plus tard, des essais et des articles en désaccord avec tous les gouvernements postcommunistes), ses recueils de vers s'étant souvent vu censurer. À l'époque, on parla de « démonisme mystique » ou « magie de la morbidité » (Gh. Grigurcu), d'une « mythologie de la mort » (E. Negrici), dans cette poésie entièrement centrée sur une thématique qui dépassait les préceptes de la censure : l'autobiographique aux inserts folkloriques, l'éros et la mort (aux échos de Blake et de Maeterlinck), le sentiment tragique de la vie. La présente anthologie néanmoins comprend aussi la période de l'après-1982, où la poésie d'Ileana Mălăncioiu connaît une radicalisation politique et sociale manifeste, retraçant, par là même, une véritable biographie de son œuvre.

Extrait

Le cœur de la reine

Nathanaël, je pense que la cité est hantée' par des rats,
Le lit royal apparaît rongé,
Du rocher que pendant la nuit ils creusèrent
Le cœur de la reine ils l'ont arraché.

Et les gens de venir s'enquérir
Où est-il le cœur de leur reine,
C'est le garde qui dans son placard
Le cache fou de honte et de peine.

Nathanaël, tous prenez garde,
La cité sera mise à bas,
Dans ses murs dissimulez sans délai
Du pur poison ça et là.

Je pense que la cité est hantée' par des rats
Qui n'en laisseront plus pierre sur pierre,
Nathanaël, le cœur de la reine fut arraché du rocher
Et j'en ai honte et ça m'atterre.

(extrait de *Inima reginei*, 1971)

La révélation commença par une terre fleurie

la révélation commença par une terre fleurie
comme jamais la terre fleurir n'est censée
et par un parfum qui plaît tant au seigneur
qu'en silence le vent charriait

il semblait que là-bas se fût accompli l'holocauste
que sa voix réclamait en pleurant
sur nous quand ce parfum vint à flotter
au-dessus des maisons ointes de sang

cette nuit-là dont il reste écrit
qu'une grande fête y eût battu son plein
et même que les gens y eussent ouvert la bouche et mangé
chacun de son prochain

tandis que lui-même de son glaive nu
ceux de l'autre engeance il pourfendait
la révélation finit par une terre assombrie
au-dessus de laquelle moi en parfum d'holocauste flottais

(extrait de *Ardere de tot*, 1976)

Un crime perpétré sur la voie principale

Un crime perpétré sur la voie principale,
Au grand jour, un horrible crime,
Et personne qui pleure, et personne qui crie,
Et personne qui s'empare du criminel.

Moi-même je reste ici à écrire des vers,
Comme si mes vers pouvaient arrêter
Un crime qu'on commet sur la voie principale
Et en plein jour.

Oh ! quand laisserai-je tout de côté
Pour sortir dans la rue et crier à tue-tête :
Un crime a eu lieu, emparez-vous du criminel,
Emparez-vous de moi, son complice.

(extrait de *Urcarea muntelui*, 1985, 1992)

Prière

Le roi Édipe, c'est Antigone sa fille qui le guidait par la main,
Et le roi Lear, cette même Cordélia qu'il aura bannie
Du royaume comme quoi elle ne l'eût pas assez aimé,
Et pour toi, père, c'est moi qui pourrais être la main amie.

Pour moi-même j'ignore s'il se trouvera bien quelqu'un
Qui m'accompagne à cet instant horrible
Où tout à mes yeux sera dérobé
Pour nous tous je sais bien que ce sera impossible

Oh Seigneur ! n'aveugle pas d'un seul coup mon lignage
Tout entier, choisis parmi nous un sur deux et sursois
À la tragédie, concédant à chacun d'entre eux
Quelqu'un qui le guide par la main pas à pas.

(extrait de *Urcarea muntelui*, 1985, 1992)

Mélancolie

Pétrification de jeunes corps en un élan
Vers quelque chose d'invisible désormais. Ça ne devait
pas se faire,
Me dis-je, et mes paroles s'ensevelissent en moi
Comme dans une terre de personne.

Par-dessus quelqu'un pose une dalle pesante,
Sans aucun nom d'inscrit, c'est la tombe de la parole
Qui n'atteint plus sa cible, la tombe pure et simple
Drapée du plus noir des oublis.

Déjà pourries, et ces quatre lattes,
Et les quatre mains et les quatre jambes du monstre
Ressuscité au troisième jour, je suis seule
Songeant que nous tous sommes les rejetons

Du même grand désastre. Je suis seule
Vous regardant vous disputer la primauté
Par-dessus ce millier de morts-là qui ne sont plus
Pris en compte par qui que ce fût.

(extrait de *Ardere de tot*, 1992)

Traduit du roumain par Dominique Ileá

Dan C. Mihăilescu

Cioran și fascinația nebuniei

Cioran et la fascination de la folie

Dan C. Mihăilescu (né en 1953) est essayiste et critique littéraire. Chercheur à l'Institut d'Histoire et de Théorie Littéraire « G. Călinescu » entre 1980 et 2003, il déploie une intense activité en tant qu'éditeur du supplément *Litere, arte, idei* du journal *Cotidianul* (1991-1996 et 2001-2004). Il est, depuis 2000, le réalisateur de l'émission *Omul care aduce cartea* (*L'homme qui apporte le livre*), sur la chaîne ProTV qui se voit attribuer en 2003 le Prix du Conseil National de l'Audiovisuel. Il a traduit du français (Jean-François Revel, Eugène Ionesco), et travaillé comme chroniqueur littéraire dans les revues *Transilvania* (1983-1989), *22* (1994-2000) et *Ziarul de duminică* (2001-2006), puis dans *Jurnalul național* (2006-2007) et dans *Evenimentul zilei* (2007-2010).



© Radu Sandovici

Cioran și fascinația nebuniei
Cioran et la fascination de la folie

Droits détenus par : Humanitas,
Gabriela Niculae : gabriela.niculae@humanitas.ro

Partant d'un paradoxe cioranien : « Cherchez la vérité sur un auteur plutôt dans sa correspondance que dans son œuvre », Dan C. Mihăilescu reconstitue un portrait d'E.M. Cioran d'après son immense correspondance, tenue sans interruption durant plus d'un demi-siècle. Pour le lecteur passionné qu'est Dan C. Mihăilescu, ces lettres sont l'occasion d'évoquer un Cioran « destructeur » (« l'homme des dissolutions, des déchirements »), mais aussi de sonder dans une veine autobiographique l'influence assurément tonique (« par le pathos de sa création et la furie de ses affirmations ») que le philosophe né à Rășinari exerça sur lui. Parcourant la correspondance de Cioran – des lettres d'anonymes, d'autant plus intéressantes, jusqu'à celles de personnages célèbres comme Samuel Beckett ou Henri Michaux, Mircea Eliade, Constantin Noica, Gabriel Liiceanu, Bucur Țincu, Arșavir Acterian, Sorana Țopa, Sylvie Jaudeau, Wolfgang Kraus, Armel Guerne – Dan C. Mihăilescu réussit dans *Cioran et la fascination de la folie* à dessiner les contours d'un autre Cioran, soumis à la ferveur de « l'événement » que représente toute lettre, de ce point nodal de la vie, et de son pathos.

Bibliographie sélective :

Despre Cioran și fascinația nebuniei
(Cioran et la fascination de la folie), Éditions Humanitas,
Bucarest, 2010.

Despre omul din scrisori. Mihai Eminescu (L'Homme
d'après sa correspondance. Mihai Eminescu), Éditions
Humanitas, Bucarest, 2009.

Idei cu zimți (Idées dentelées), Éditions Humanitas,
Bucarest, 2008.

Viață literară (Vie littéraire), 2 vol., Éditions Fundației
Pro, Bucarest, 2005- 2006.

Literatura română în postceaușism (La Littérature
roumaine à l'ère post-Ceaușescu), 3 vol., Éditions
Polirom, Iași, 2004-2007.

Scrieri de plăcere (Écrits pour le plaisir), Éditions
Fundației Pro, Bucarest, 2004.

Stângăcii de dreapta (La Droite maladroite), Éditions
Dacia, Cluj, 1999.

Întrebările poeziei (Les Interrogations de la poésie),
Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1989.

Perspective eminesciene (Perspectives eminesciennes),
Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1982.

Extrait

Lorsque Cioran parlait de « manie épistolaire », il savait ce qu'il disait. En grec ancien, *manie* signifie *folie*. Or, il a consacré sa vie entière à sa correspondance. Épîtres, cartes postales et enveloppes collées nerveusement, ou tendrement, avec perfidie ou avec émotion, par rancune ou par amour, l'ont occupé presque chaque matin durant plus d'un demi-siècle. Lettres de fous, de ratés, de dépressifs, de femmes hystériques et de suicidés potentiels, lettres de ses parents, de son frère, d'anciennes amantes ou d'amis exilés, plus ou moins légionnaires, homosexuels, saxons, ou collaborateurs de la *securitate*, lettres de traducteurs, d'éditeurs, d'admirateurs, lettres de Beckett, de Michaux, d'Eliade, de Noica, de Liiceanu, de Bucur Țincu, d'Arșavir Acterian, de Sorana Țopa, de Sylvie Jaudeau, de Wolfgang Kraus ou d'Armel Guerne – le fait est que la *Lettre* représente dans la biographie littéraire de Cioran un chapitre distinct, troublant, hautement, positivement choquant. À vingt, trente ans, c'est une somme de Nietzsche et de Dostoïevski. Il admire Hitler, se sent étranger parmi les légionnaires, méprise le gauchisme français et se réfugie dans le genre épistolaire de Madame du Deffand. Il tombe passionnément amoureux à soixante-dix ans (l'épisode Friedgard Thoma) et écrit des billets enflammés comme un adolescent romantique. C'est un épistolier furieux, savant, subtil, médisant, capricieux, fou de jalousie, sceptique et compréhensif, pathétique, bouddhiste ou furibond, traitant ses destinataires tantôt en frère tolérant, tantôt avec une cruauté destructrice, sans appel. Cioran est la plus belle folie de la littérature roumaine. Comment se détourner de sa correspondance, de ses amours et de ses rages, de ses doutes et de sa résignation, de ses confessions suffoquées de douleurs, des élans érotiques d'un tardif abandon de soi, de ses leçons de sagesse politique, de sa nostalgie de Sibiu, de son angoisse face au « déclin de l'Occident » et aux périlleuses énergies russes ? « Au fond, dit-il, les livres sont des accidents; les lettres, des événements : d'où leur souveraineté. » C'est à cette superbe souveraineté que j'ai tenté de me soumettre, dans une obédience filiale et joueuse.

*

Je n'ai pas compris – et ne comprendrai jamais – pourquoi tant de gens ont été scandalisés par la correspondance de Cioran avec Friedgard Thoma, témoignage d'une éclatante et fascinante vitalité, d'une *sainte folie* au « piédestal » de laquelle Cioran aura travaillé sans relâche, plus ou moins

consciemment, durant toute sa vie. En lisant le livre, il m'est venu à plusieurs reprises de m'exclamer : « quelle sortie de l'histoire ! quelle sortie de l'histoire » – pour imiter son extase à lui lorsque, durant la visite que je lui rendis à l'automne 1990, il me félicita pour quelque innocente pointe apocalyptique.

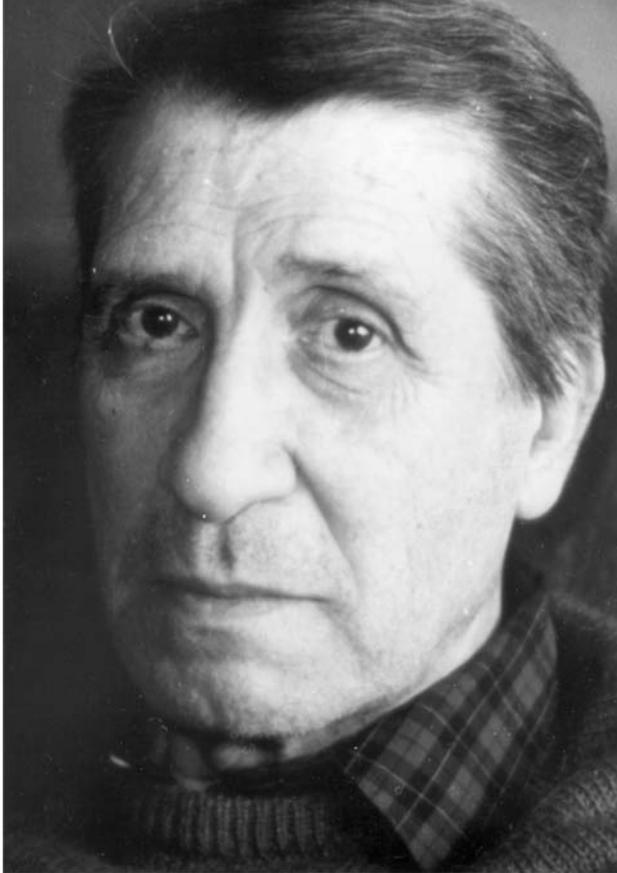
Je lui décrivais, je ne sais plus pourquoi, « un paysage de Bucarest digne de Charlton Heston dans la *Planète des singes*, quand, après le grand tremblement, la cité gît sous les eaux de la Mer Sarmate, et que les derniers survivants finissent par entrapercevoir, au loin, sous l'eau, le toit de la Maison de la République... » Alors que je « ramais » dans les airs, porté dans la narcose de ma rêverie apocalyptique, Cioran s'est levé de son fauteuil, d'un bond, a arrangé du peigne de ses doigts les cheveux qui lui tombaient sur le front et a crié à l'improviste, à ma grande stupeur : « Quelle sortie de l'histoire ! Tu te rends compte ? ! »

Il était clair et frappant que toute image du désastre le fascinait. Comment ne pas lire dans ses lettres la parfaite cohérence de tout un destin ? Un vibrant jaillissement dans l'ère posthume, si je puis m'exprimer pompeusement. « Parmi les hommes, seuls m'impressionnent ceux dont l'existence n'est qu'une suite de carrefours, ceux qui ont une destinée et dont la vie se dilate au point de devenir indomptable. »

*

Quelle littérature ne donnerait pas tout pour le roman épistolaire d'un amour crépusculaire si déchirant ? La folle effusion, frisant l'hystérie, d'un septuagénaire débordant d'énergie, face à la sensualité d'une femme de trente-cinq ans, à quelques pas de Goethe et de Cosima Wagner, de Heidegger, de Hannah Arendt et d'Elisabeth Blochmann ? Absolument attachant, se livrant totalement, follement, comme un adolescent, Cioran se jette dans les vagues de l'érotisme (élevé au sublime, mais lamentablement converti sur le plan sexuel) avec l'ultime désespoir d'une frénésie moribonde. Dans le pressentiment – extatique et funèbre à la fois – de l'extinction. Avec l'audace de l'impuissance, la volupté de l'échec, le masochisme de la défaite (il se choisit comme nom de code érotique : « le Perdant »). Il aime sans limite, hésitation ni espoir, il aime à genoux, le cœur battant, il aime passionnément, fou de jalousie, flagellé, exaspéré, à la fois comme un dieu et comme un enfant.

Traduit du roumain par Nicolas Cavaillès



Gellu Naum

Calea șarpelui

La Voie du searpent

Gellu Naum (1915-2001) a étudié la philosophie à Bucarest et à Paris. À la fin des années 30, il fréquente les cercles de l'avant-garde, dans l'entourage d'André Breton, en compagnie de Victor Brauner et de Gherasim Luca. À son retour en Roumanie, en 1939, il est mobilisé et envoyé sur le front de l'Est. En 1941, les surréalistes roumains se rassemblent autour de lui, de Gherasim Luca, de Dolfi Trost, de Virgil Teodorescu et de Paul Păun ; l'activité de leur cénacle, particulièrement intense entre 1945 et 1947, conduit André Breton à affirmer : « Le centre du monde (surréaliste) s'est transporté à Bucarest. »

Après 1947, le réalisme socialiste est imposé comme la seule forme d'expression autorisée en littérature ; le groupe, dans ces conditions, se disperse. En 1948 et 1949, Gellu Naum écrit *La Voie du searpent*, poème teinté de philosophie et d'ésotérisme, dont l'expérience marque définitivement son style.

On le considère comme un des plus importants surréalistes européens ; sa poésie, sa prose et ses pièces de théâtre ont été traduites en français, en allemand, en espagnol, en magyar, en serbo-croate, en letton et en anglais (et publiés tant en Angleterre qu'aux É.-U.).

Distinctions littéraires : prix de l'Union des Écrivains de Roumanie pour la poésie (1975) ; prix spécial de l'Union des Écrivains de Roumanie pour toute son activité littéraire (1986) ; Prix européen de poésie de Münster (1999) ; prix de l'Académie roumano-américaine des Arts (2000). Proposé pour le prix Nobel en 2002.

Bibliographie sélective :

Despre identic și felurit. Antologie (De l'Identique et du différent. Anthologie), posthume ; préface et notes de Simona Popescu ; Éditions Polirom, Iași, 2004.

Despre interior-exterior. Gellu Naum în dialog cu Sanda Roșescu (De l'Intérieur-extérieur. Gellu Naum en dialogue avec Sanda Roșescu), Éditions Paralela 45, Pitești, 2003.

Calea șarpelui (La Voie du serpent), posthume ; préface et notes de Simona Popescu ; Éditions Paralela 45, Pitești, 2002.

Copacul-animat (L'Arbre-animal), suivi de *Avantajul vertebrelor* (L'Avantage des vertèbres), Éditions Dacia, Cluj, 2000.

Ascet la baraca de tir (Ascète à la baraque de tir), postface de Ioana Pârvulescu ; Éditions de la Fondation culturelle roumaine, Bucarest, 2000.

Întrebătorul (L'Interrogateur), Éditions Eminescu, Bucarest, 1996, 1999.

Focul negru (Le Feu noir), Éditions Eminescu, Bucarest, 1995.

Sora fântână (La Sœur fontaine), Éditions Eminescu, 1995.

Fața și suprafața (Face et surface), suivi de *Malul albastru. Poeme (1989-1993)*, (La rive bleue. Poèmes 1989-1993), Éditions Litera, Bucarest, 1994 ;

Zenobia (Zénobie), Cartea Românească, Bucarest, 1985, 1991, 2003.

Poeme alese (Poèmes choisis), Cartea Românească, Bucarest, 1974.

Tatăl meu obosit. Pohem, (Mon Père fatigué. Pohème), Cartea Românească, Bucarest, 1972.

Copacul-animat (L'Arbre-animal), Éditions Eminescu, Bucarest, 1971.

Poeme alese (Poèmes choisis), Éditions Albatros, Bucarest, 1970.

Athanor, Éditions pentru Literatură, Bucarest, 1968.

Medium (Médium), avec six reproductions photographiques, Tipografia Éditions modernă, Bucarest, 1945.

Teribilul interzis (Le terrible Interdit), avec un frontispice de Paul Păun, Ateliers typographiques I.-C. Văcărescu, «

Collection surréaliste », Bucarest, 1945.

Vasco de Gama Institut d'Arts graphiques « Rotativa », Bucarest, 1940.

Libertatea de a dormi pe o frunte, (La Liberté de dormir sur un front), Typographie « Steaua-Artei », 1937.

Drumețul incendiar (Le Passant incendiaire), Typographie Alfa, Bucarest, 1936.

Traductions :

France

Mon père fatigué (Tatăl meu obosit), Arcane 17, Paris, 1983.

Zenobia, Maren Sell, Calman Lévy, Paris, 1995.

Etats-Unis

My Tired Father (Tatăl meu obosit), Inkblot, Oakland, 1986.

The advantage of vertebre (Avantajul vertebrelor), San Francisco, 1993.

L'ekzakto de l'ombro, traducere în esperanto, Eldonejo Bero, Berkeley, 1995.

Patro mia laca. L'avantaĝo de l'vertebroj (Tatăl meu obosit. Avantajul vertebrelor), traducere în esperanto, Eldonejo Bero, Berkeley, 1995.

Zenobia, Northwestern University Press, Evanston, Illinois, 1995.

My Tired Father (Tatăl meu obosit), Green Integer København & Los Angeles, 1999.

Autriche

Zenobia, Wieser Verlag, Klagenfurt, 1990.

Black Box, Wieser Verlag, Klagenfurt, 1993.

Grèce

Zhnobia (Zenobia), Forma, Athènes, 1992.

Suisse

Rede auf dem Bahndamm an die Steine, Amman Verlag, Zürich, 1998.

Italie

La quinta essenza (A cincea esență), anthologie bilingue italo-roumaine, Editing Edizioni, Treviso, 2006.

Calea șarpelui
La Voie du searpent

Droits détenus par :
Sebastian Reichmann : s.reichmann@wanadoo.fr

La Voie du searpent est un livre initiatique, un long poème fragmenté, un livre d'« auto-initiation », comme l'appelle précisément Gellu Naum, c'est-à-dire un récit sur l'immortalité, exprimé dans un langage d'oracle, de façon ambiguë, et traduit dans les termes d'une cosmologie et d'une psychologie dualiste de l'existence. Le livre a été écrit en 1948, mais (du fait de la censure communiste) n'a pu être publié qu'en 2002. Critiques et commentateurs se sont toutefois accordés, en faisant l'analyse de l'œuvre du poète et de ses autres livres initiatiques, publiés avant la Seconde Guerre mondiale, ainsi que de sa prose, en particulier le roman *Zénobie*, déjà traduit en français, pour reconnaître à cet ouvrage une importance capitale.

La Voie du searpent combine narration et recommandation, histoire de la propre initiation de l'auteur et repères donnés au néophyte ; le texte agit ainsi à plusieurs niveaux – l'un, intermédiaire, par lequel les jalons qu'il doit garder à l'esprit se dévoilent au lecteur ; l'autre, immédiat, qui conduit le lecteur à l'intérieur des voies parcourues par le maître. *La Voie du searpent* est l'un des rares livres de ce genre écrits en langue roumaine (à l'instar de *Sic cogito* de B. P. Hașdeu, ou de *Creanga de aur* (Le Rameau d'or) de Mihai Sadoveanu).

Extrait

Qu'est-ce que la muse ? Tu peux désormais répondre : la muse, c'est moi.

La grandeur et la modestie du désir : tu te purifies ainsi de tout ce qui est passion, enthousiasme, désespoir, en restant égal devant ton désir. Malgré cela, ton désir est modeste ; il paraît tel parce que tu ne désires pas de choses extraordinaires, mais combien de grandeur y a-t-il en lui, ô toi, maître des hommes, dans ce cas.

Tu ne peux plus alors désirer d'or, mais l'or est à toi ; tu ne peux plus alors désirer, *parce que tu as tout* – comprends bien cela.

Tes besoins ont des limites, la muse comprend très bien le déterminisme et lui redonne paix ; seul le conscient te fait souffrir.

La muse ne te fait pas renoncer – comprends cela, si tu le peux.

Société : concilier tous les hommes. C'est très important.

Le pouvoir de l'éducation est immense. Les hommes pourtant transmettent leur maladie (le conscient) au nom de cette clef de voûte.

Ne cherche pas à comprendre en termes d'historicité, car cela aboutit au conscient. Cherche à *être plus libre* et, grâce à cela, un beau jour, tu comprendras tout ce que tu auras embrouillé aujourd'hui avec tes explications. Cela sur un plan collectif.

Fais très attention à toutes les monnaies que tu trouves. Garde-les avec persévérance.

Elles sont autre chose que de l'argent.

Tu verras des choses échapper devant toi des mains des hommes.

Les moyens de lutter contre le conscient : le contrecoup. Aux affres du rêve, ils répondent par la pureté de la *querelle*.

Tout ce qui participe de la passion est conscient (maladie).

La muse est tranquille, elle ne connaît pas les élans de la passion. La passion est un énervement latent, un état prolongé d'inquiétude.

L'amour chez la muse n'est pas passionnel, il est *total*.

La passion humaine, dont on fait tant de cas, est une inversion.

La muse connaît quelque chose qui ressemble à l'adoration, mais qui est plus profond, plus calme.

Je vous écris d'un autre monde.

4.8.8

Jeux de mots : la passion, pâtir. Passion vient probablement de là.

Purifie-toi des passions, même quand tu les crois nobles, même quand elles ont toutes les garanties que leur donne ton aval. Cette *position* est fautive, elle est maladroite.

Pour te mettre dans une disposition plus propice, il me faut jouer, d'une façon ou d'une autre, avec ton conscient ; lui, tu ne peux pas le souffrir.

Il entrave ton énergie. Libre, tu n'en auras plus besoin.

Tu as eu des déboires, ces jours-ci, et tu commences à t'interroger de nouveau sur tes forces. Mais, rappelle-toi : avant-hier, tu as été visiblement bien léger ; hier, tu t'es énervé pour une chose de presque rien...

Où étais-tu sérieux, ton calme ? Tu sais depuis longtemps que ces objets affreux ne devraient pas te troubler, et pourtant...

Ton conscient s'est trouvé une porte d'accès – certes, étroite – pour se faufiler.

Tes erreurs ont déclenché tout cela. L'enchaînement des causes, étranges, éloignées, te permet dès lors de le comprendre.

Mais je te le répète : ton calme, ta liberté auraient tout écarté.

Détends-toi, reprends ta liberté avec plus de fermeté, réduis à néant, sans pitié, les bribes de conscient qui te hantent encore, reviens au centre du monde, même si tu ne saisis pas encore bien tout ; et tu verras.

À propos de ces choses communes, ici, en Afrique, dans le Pérou précolombien.

L'idée d'un ancêtre commun est inadmissible. Nous sommes en relation continue en permanence, en permanence...

Compare des pratiques (magie, etc.) que tu chercheras dans des endroits entre lesquels il est impossible géographiquement et historiquement qu'il y ait des communications, et tu auras de quoi raconter...

Le soir traduit les visions hypnagogiques. Elles sont, dès lors que tu es libre, de sûres prophéties pour un jour, ou deux, ou trois. En général, il s'agit de l'avenir très proche. Demain. Il est probable que plus tu es libre...

Je les observe depuis longtemps et le fait qu'on ne les comprenne pas (c'est-à-dire qu'on les comprenne tardivement) est dû au conscient.

Ainsi, les symboles sont plus fréquents, ils deviennent plus familiers. Il s'agit de ces symboles que nous avons trouvés chez les hommes sans yeux ; il s'agit du symbole commun, du lien effectif qu'il y a entre le Congo, le Pérou, Lhassa, Paris, avant Christophe Colomb, maintenant et toujours ; il s'agit de ces symboles qui se transmettent, et qui sont interprétés bêtement, de façon consciente, dénaturés, ce qui conduit à les enterrer, à ne plus comprendre ce qui les relie, à les asphyxier.

L'amour participe de l'élément eau.

Il est profond, calme, quand il est libre.

Les vagues participent du vent.

Traduit du roumain par Philippe Loubière



Ovidiu Nimigean

Rădăcina de bucsau

La Racine de sparte

Ovidiu Nimigean, (né en 1962), a publié en 2010 un deuxième roman, très bien accueilli à la fois par la critique et par le public. Poète et essayiste, il commence à publier des vers dès 1980 dans la revue *Luceafărul*. Etudiant, il collabore aux célèbres revues *Dialog* et *Opinia studențească*, réputées pour avoir hébergé les frémissements de la contestation avant 1989. Il se fait connaître par sa personnalité littéraire non conformiste. Après 1990, il déploie une intense activité de publiciste. Avec un groupe d'amis, il crée et anime, à Iași, à partir de 1997, le fameux Club 8, cénacle littéraire alternatif où grandissent les noms aujourd'hui reconnus des Lucian Teodorovici, Florin Lăzărescu et Dan Lungu (tous les trois publiés, au moins partiellement, en français).

Ovidiu Nimigean est un auteur primé : prix de la revue *Observator Cultural*, prix de la revue *Transilvania*, prix de la revue *Mișcarea literară*, prix national de prose du journal *Ziarul de Iași*.

Plusieurs anthologies accueillent ses oeuvres : *Strieflicht. Eine Auswahl zeitgenössischer rumänischer Lyrik* (Dionysos Verlag, 1994), *City of Dreams and Whispers* (Center for Romanian Studies, 1998), *Club 8 Poetry* (éditions T, 2001), *Speaking the Silence* (éditions Paralela 45, 2001), *Grenzverkehr. Literarische Streifzüge zwischen Ost und West* (Drava Verlag, 2006), *O panoramă critică a poeziei românești din secolul al XX-lea* (éditions Pontica, 2007), *New European Poets* (Graywolf Press), 2008.

Rădăcina de busau
La Racine de sparte

Droits détenus par : Polirom,
Ines Simionescu : ines.simionescu@polirom.ro

Ce roman qu'Ovidiu Nimigean publie en 2010 représente une surprise tant pour la critique que pour les lecteurs roumains et il jouit depuis sa sortie en septembre d'une cote excellente, plusieurs chroniqueurs littéraires le tenant déjà pour « le livre de l'année ».

La Racine de sparte est le parcours initiatique d'un parfait antihéros, arrivé à un point limite de sa vie, dont il fait le bilan. Liviu, le personnage central (par narcissisme, par inadaptation), échoue et dans son mariage, et dans sa carrière, littéralement réduit, comme le titre biblique le dit, à l'état des miséreux méprisés, qui « en guise de pain n'ont plus que la racine de sparte ». La maladie et l'approche de la mort de sa mère parachèvent le scénario d'un seuil liminal, au-delà duquel, pour ce nouveau Job, il ne saurait plus y avoir que l'illumination. Le retour du protagoniste dans la maison familiale, afin de soigner sa mère, a l'heur de les reconnecter tous les deux, forçant, par là-même, l'accès du personnage à un temps mythique, telle l'aube de ce monde où jadis il s'était vu précipité. L'amour et la mort, les deux grands axes du roman, seront réduits à néant dans un finale ouvert, où tout ce qui naguère avait semblé important s'évanouit, gardant comme unique repère l'instant présent. Écrit à la première personne, telle une suprême remémoration, *La Racine de sparte* est le roman d'un renoncement, la saga d'un Job de notre temps.

Bibliographie sélective :

Rădăcina de bucsau (La Racine de sparte), Éditions Polirom, Iași, 2010.

Nicolina Blues, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 2007.

Inerții de tranziție, altruisme & bahluviuni literare (Inerties de transition, altruismes & bahluviuns littéraires), en collaboration avec Flori Stănescu, Éditions Vremea, Bucarest, 2006.

Mortido Éditions Versus, Iași, 2003 ;

Planeta zero (Planète zéro), Éditions Junimea, Iași, 2001.

Weekend printre mutanți (Week-end parmi les mutants), Éditions Pan, Iași, 1993.

Extrait

Ce qui l'exaspère, elle, c'est que je ne me conforme pas au modèle patriarcal de la famille. (Si ça se trouve, ça m'exaspère aussi.) Ce qui me chagrine, moi, me démobilisant intérieurement, c'est que Zelda a perdu l'instinct du foyer et ne distingue plus entre les apparences – mes crises, qu'elle trouve hideuses, comme elles ont dû l'être, en effet – et leur signification, tout à fait différente (j'exagère ?) du diagnostic qu'elle en porte, hâtif et autoconsolateur. Chacun reproche à l'autre de ne pas le voir. Ohé, Zelda ! là, t'as tout faux ! Moi, je t'ai toujours vue ! Tout m'a plu chez toi, Zelda, y compris ton manque d'assurance (ta voix qui devenait dure, t'étais aux aguets, épiant la réaction de ton interlocuteur, et, à y discerner la moindre nuance d'agressivité, tu te réfugiais dans un discours conventionnel, *ex cathedra* – si, en revanche, la réponse était amicale, tu te relaxais et te muais en un vrai moulin à paroles), ta vulnérabilité (t'étais au bord des larmes, dès que quelqu'un t'imputait quelque faute, tu perdais pied, te répandais en justifications et, à ton tour, en accusations, parfois même tu éclatais en sanglots, fillette !), tes laisser-aller (si, si ! alors, je tâchais de te protéger, je t'incitais à ne pas paniquer, à ne plus t'en ronger les sangs, à te reposer, car les choses allaient s'arranger, tu verrais – soit, il m'arrivait aussi de te rudoyer, de t'engueuler, de t'humilier, juste de quoi te faire ruer dans les brancards et te remettre d'aplomb). Jusqu'à tes longues léthargies qui m'ont plu, que tu m'accueillais avec un sourire oblique et des lueurs de folie dans les yeux. Toutes ces choses m'ont plu (tant pis si elles me navraient !) parce qu'elles étaient tiennes et que t'étais mienne et que tout ça n'était pas négociable, punctum. Je suis tombé amoureux de tes rides, Zelda, d'un drôle d'amour, gorgé de larmes, me promettant aussi un autre sens de la beauté. Et ta main-là dont tu as débouché les toilettes, jamais je ne l'aurai regardée comme la preuve d'un déclassement (c'est là-dessus, vois-tu, qu'on s'est embrouillé, tous les deux, nos points de vue ayant divergé là-dessus...), mais comme celle de ta force de caractère, de ton dévouement et de ton... Dois-je le dire ? Et de ton amour. Là, tu me diras que, en l'occurrence, j'aurais pu, moi aussi, faire preuve de caractère, de dévouement et d'amour. Sans vouloir te contredire, rappelle-toi que c'est moi qui noyais les rats dans les W.-C., tandis que tu courais à la fenêtre, te couvrant les oreilles de tes paumes. T'étais une fleur, un lis, de mes amours le délice¹, mon unique rempart contre l'oubli, je t'aimais au désespoir, du fond de mon cœur, t'étais Mimi, t'étais Binette, t'étais Bezarbarza, t'étais Tzoutzouche, t'étais hé Georgescu !,

t'étais ange radieux², t'étais koritzaki et luludia, t'étais Popelka, t'étais la Croix du Sud et l'étoile Polaire, t'étais la Voie lactée à bésicles et aux gros tétons, t'étais une foule de petites et d'énormes choses, de choses visibles et invisibles, qui me faisaient retomber en enfance, exécuter dans ma tête – sinon pour de vrai, peinant à garder mon équilibre – des pirouettes, je te haïssais avec ferveur et je t'aurais étranglée (même que je l'ai fait), je t'aurais giflée, tu m'entends ?, j'aurais fait de ta peau un tambour, j'aurais élaboussé les murs de ma cervelle par amour et par rancœur envers toi. Quelque chose dans ce goût-là. Avec toi je me sentais chez moi et ce studio-là infesté d'humidité, de puanteurs, de rats et de cafards nous préservait comme un jardin d'Eden jusqu'à ce que tu te montes le bourrichon, décidant que ça ne pouvait plus durer et que t'en avais par-dessus la tête. Tu t'es mise à avoir peur de moi comme d'un possédé (or, la possédée c'est toi !), lorsque je me débattais à mort, flairant qu'on allait se faire chasser du paradis. Tu ne m'as vu que du dehors, toi, qui étais censée me voir du dedans ! Tu t'es sentie vieille et dépréciée. Je t'ai sentie étrangère. Tu t'es adonnée à poser des conditions, exigeant d'établir toute seule les règles, comme si j'avais été non pas ton homme, mais juste ton pensionnaire. Qu'est-ce que j'étais censé faire, là, moi ? [...]

Six mois après notre séparation, je discerne un peu mieux ce que j'aurais dû faire, là. À ce moment où j'ai eu du mal à admettre l'hypothèse que Zelda souffrit non pas tant de cette dégradation de nos conditions de vie, ni de cette absence d'horizon social, que du fait de ne plus se sentir aimée. J'ai toujours du mal à l'admettre. Moi non plus, je ne me sentais plus aimé. Tous deux, quoique sous des formes différentes, on se sera reproché l'un à l'autre une seule et même chose : de ne plus en être aimé. J'aurais dû braver ma dépression et agir en amoureux, tel que de fait je l'étais (il est clair qu'elle ne m'aimait plus, sinon elle s'en serait rendu compte... il est clair qu'elle s'en est rendu compte, mais qu'elle voulait me changer, me rendre comme tout le monde, me sauver... justement, puisqu'elle voulait ces curiosités-là, il est clair qu'elle ne m'aimait plus... il n'est pas du tout clair qu'elle ne m'aimât plus...). D'abord, j'aurais dû lui déclarer, tout bonnement, sans d'inintelligibles laïus : « Je t'aime, Zelda ! ».

Traduit du roumain par Dominique Ilea

1. Couplet d'une comptine. (*N. D. la T.*)

2. Allusion à une déclaration d'amour cocasse de la pièce *Une nuit orageuse* du grand dramaturge I. L. Caragiale (1852-1912). (*N. D. la T.*)

Lucian Raicu

Journal en miettes avec Eugène Ionesco



Lucian Raicu (1934-2006) est l'un des critiques littéraires roumains les plus importants de l'après-guerre. Adepte d'une critique *consciente*, c'est un lecteur attentif, et actif, des auteurs qu'il étudie. Il a été rédacteur pour *Viața Românească*, *Gazeta literară* et *România literară*. Marié à l'écrivaine Sonia Larian, il émigre avec elle en 1986, à Paris, où il travaille comme chroniqueur pour Radio France Internationale. Il s'éteint le 22 novembre 2006, à Paris. Eugène Ionesco écrivait à son sujet : « Homme d'une érudition et d'une finesse littéraire remarquables, spécialiste de littérature roumaine, mais aussi de littérature universelle – ses travaux sur Gogol et sur Tolstoï font autorité – Lucian Raicu s'est imposé par ses ouvrages comme l'un des premiers, sinon le premier critique littéraire de sa génération. Et cela au prix d'une résistance constante et sans relâche face aux interventions de la censure, de telle sorte que la parution de chacun de ses livres peut être considérée comme une victoire de l'esprit sur la langue de bois de l'arbitraire et du conformisme officiel ».

Bibliographie sélective :

O sută de scrisori din Paris (Cent Lettres de Paris), Éditions Cartea Românească, Bucarest, 2010.

Dincolo de literatură (Par-delà la littérature), Éditions Hasefer, Bucarest, 2008.

Scene, reflecții, fragmente (Scènes, réflexions, fragments), Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1994.

Journal en miettes cu Eugène Ionesco (Journal en miettes avec Eugène Ionesco), Éditions Litera, Bucarest, 1993 ;

Scene din romanul literaturii (Scènes du roman de la littérature), Cartea Românească, Bucarest, 1985.

Calea de acces (La Voie d'accès), Cartea Românească, Bucarest, 1982; Polirom, Iași, 2004.

Practica scrisului și experiența lecturii (La Pratique de l'écriture et l'Expérience de la lecture), Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1978.

Critica – forma de viață (La Critique – une forme de vie), Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1976.

Gogol sau Fantasticul banalității (Gogol ou le Fantastique de la banalité), Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1974 ; Éditions Institut Culturel Roumain, Bucarest, 2004 ;

Traductions :

France

Avec Gogol (Gogol sau Fantasticul banalității), traduit du roumain par Odile Serre, Éditions L'Age d'Homme, 1992.

Journal en miettes avec Eugène Ionesco

Dans *Journal en miettes avec Eugène Ionesco*, la méthode critique de Lucian Raicu, risquée, liminale, approchant les livres comme des mystères révélés (à l'instar d'un Blanchot), s'avère d'une étonnante actualité. Le principal objet de l'attention de l'Auteur – dans ses livres, essais ou fragments autobiographiques – est le mystère même de la création. Qu'en est-il de ces gens qui ont choisi d'écrire ? Qui est autorisé à le faire ? Comment surprendre l'état de conscience ininterrompue d'un grand écrivain ? – telles sont les questions que pose le critique dans ce premier livre composé à Paris, au lendemain de son départ de Roumanie, dans une période très difficile d'accommodation à un nouveau monde et à une nouvelle manière d'aborder l'écriture. Il postule à l'origine de l'acte créateur une rupture et un dérèglement systématique de tous les ressorts moraux, psychologiques et existentiels, et se livre à une critique *consciente*, selon laquelle le corps (et ses sensations, ses affects, ses pensées) est une intériorité mise en relation intime avec une autre intériorité. Ainsi un autre de ses livres s'ouvre-t-il par ces mots de Vasile Pârvan, sans lien explicite avec la critique littéraire telle qu'on l'entend généralement : « Le pouvoir de vivre nous-même dans l'âme de l'autre est la seule véritable valeur humaine ».

Journal en miettes avec Eugène Ionesco est tout autant un journal sur soi, une confrontation avec les interrogations ultimes, qu'un essai sur l'œuvre de Ionesco, prototype de l'écrivain à jamais situé entre deux mondes, entre deux langues, entre deux conceptions de l'écriture : l'une directe (abrupte), l'autre médiante (essayistique ou critique).

Extrait

Jour de ma naissance : 12 mai... Année : 1934.

Serait-ce l'année de l'apparition du volume *Non* ? Je crois que oui, je vérifierai ; mais quelle importance ? Qui sait, il se pourrait bien, il se pourrait bien qu'il en soit ainsi.

Dans *Non*, paru en français dans une traduction signée par Marie-France, toutes les lignes de force de l'interrogation ionescienne et de ses certitudes inébranlables, peu nombreuses mais inébranlables, sont déjà tracées.

Dans ce livre de jeunesse, étonnamment précoce : un programme d'action pour tout le demi-siècle (et même plus) qui l'a suivi.

J'avais l'âge de son auteur lorsque, béat d'émotion, je l'ai lu pour la première fois, à la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest. Le livre figurait dans le *Fonds secret*. Le droit d'en prendre connaissance était très chichement partagé. Un droit réservé en exclusivité aux « spécialistes ».

Muni d'une autorisation paraphée par les autorités culturelles, on pouvait toutefois bénéficier de ce droit. Le droit de lire le livre le plus *libre* jamais écrit en roumain.

Il fallait pour cela présenter certaines garanties. La première de ces garanties reposait sur le fait suivant : que jamais tu ne serais toi-même un homme libre. Qu'il ne te venait même pas à l'esprit d'abuser de ce droit.

Mais la flamme qui s'élevait du jeune *Non* mettait en péril ce serment implicite, bravant toute garantie de soumission, de subordination, et d'oppression de la périlleuse pensée libre.

Je ne pense pas sans inquiétude aux jeunes Roumains qui le lisent aujourd'hui pour la première fois (mai 1987).

J'avais alors l'âge de l'auteur de *Non*. J'ai maintenant, ici, à Paris, l'âge de l'auteur du *Journal* « *en miettes* », un peu plus de la cinquantaine.

À cet âge, comme dirait Ionesco, on sent que les grandes vacances sont bien finies. Mais ce n'est pas le plus important – si le bon sens tolère que l'on considère qu'il y ait quelque chose de plus important que *ça*. Non seulement ce qui a eu lieu (et ce n'est pas rien), et ce qui a lieu, mais encore le peu qui, peut-être, aura encore lieu – tout confirme la justesse de vue ionescienne. Il avait raison, il a raison, rien de ce qui est ionescien ne m'est étranger. Ça ne m'est arrivé, cette sensation, qu'en lisant Thomas Mann. Et encore ! Et puis bien sûr, bien sûr, bien sûr, Tolstoï.

Le Journal « en miettes » dit à son tour la *justesse* du journal de Tolstoï. Signe que *la justesse* existe, qu'elle n'a pas péri avec le reste, et qu'elle est unique.

L'ambivalence ionescienne. L'homme possédé par le sentiment de la vanité absolue – et le constructeur d'une œuvre qui n'a pas pu se faire sans ambition, sans orgueil, sans un désir intense, également avoué avec franchise, de sortir de l'anonymat, désir, autrement dit, de gloire. Si rien n'a de sens, pourquoi écrire, pourquoi publier des livres, pourquoi entrer à l'Académie, pourquoi faire entendre – doté de l'autorité que la gloire confère – son avis sur tous les problèmes de cette vie éphémère ? Il suffit de poser la question – inutile d'y répondre, de la résoudre – pour cristalliser une image de Ionesco plus susceptible de véridicité que toute autre, fatalement partielle, unilatérale, monovalente, c'est-à-dire fausse.

Ses névroses et ses dépressions n'annulent pas, mais éclairent au contraire d'un surplus de lumière la fibre *forte* (juste, courageuse, énergique) de la personnalité de l'écrivain, de l'homme en Ionesco. Tout est vain – rien n'est indifférent ! Rien n'a de sens – tout arrive chez lui selon une certaine signification !

On s'attendrait à ce qu'il mette partout, *entre* toutes choses, un signe égal. Eh bien, il ne le met en fait nulle part. *Distinguer* sa vision, pénétrée du goût de la cendre, et le réflexe ionescien, j'en ai déjà parlé, qui règle ses attitudes, toujours claires, toujours sûres, toujours emplies de dignité.

Freud avait l'habitude de citer l'anecdote de l'homme à cheval auquel on demande où il va, dans quelle direction, et qui répond invariablement : « demandez à mon cheval ». « Le cheval » sait, *lui*, il ne se trompe jamais de chemin.

L'ambiguïté du sens, allant d'un côté jusqu'à l'absurde, de l'autre jusqu'à un vertigineux abysse, s'associe sans que l'on sache comment à la plus pure transparence.

La conscience de la mort, à la fois certaine et presque inexplicable, conscience solaire, grande lumière qui inonde tout et qui défie, et qui d'une certaine manière vainc, le désespoir dû au fait que nous ne savons rien, et que nous ne trouvons nulle part de motif d'espérer.

Transparence, luminosité, une étrange « bonté ».

Traduit du roumain par Nicolas Cavaillès

Sommaire

Gabriela Adameşteanu, <i>Situation provisoire</i> (roman), extrait traduit du roumain par Marily le Nir	p. 3
Ştefan Agopian, <i>Sara</i> (roman), extrait traduit du roumain par Laure Hinckel	p. 6
George Bălăiţă, <i>Le Monde en deux jours</i> (roman), extrait traduit du roumain par Marily le Nir	p. 9
Livius Ciocârlie, <i>Vieillesse et mort au troisième millénaire</i> (essai), extrait traduit du roumain par Laure Hinckel	p. 12
Gheorghe Crăciun, <i>Pupa russa</i> (roman), extrait traduit du roumain par Dominique Ilea	p. 15
Ileana Mălăncioiu, <i>La Ligne de vie, anthologie</i> (poésie), extrait traduit du roumain par Dominique Ilea	p. 18
Dan C. Mihăilescu, <i>Cioran et la fascination de la folie</i> (essai), extrait traduit du roumain par Nicolas Cavaillès	p. 21
Gellu Naum, <i>La Voie du serpent</i> (poésie), extrait traduit du roumain par Philippe Loubière	p. 24
Ovidiu Nimigean, <i>La Racine de sparte</i> (roman), extrait traduit du roumain par Dominique Ilea	p. 28
Lucian Raicu, <i>Journal en miette avec Eugène Ionesco</i> (essai), extrait traduit du roumain par Nicolas Cavaillès	p. 31

Notes : les extraits sur Cd-rom sont signés par les traducteurs ayant pris en charge les passages publiés dans la présente anthologie.

L'Institut Culturel Roumain dans le monde

Berlin

Koenigsallee 20, A, D-14193 Berlin
Tel.: + 49 (030) 89061 987
Fax: + 49 (030) 89061 988,
E-mail: office@rokultur.de

Bruxelles

Romanian Information Centre
107, Rue Gabrielle, B-1180 Brussels
Tel.: + 32 (0) 2 3444 145
Fax: + 32 (0) 2 344 24 79
E-mail: office@roinfocentre.be

Budapest

Izsó utca 5
1146 Budapest XIV
Tel.: + 36 1383 26 93
Fax: + 36 1383 53 45
E-mail: romankulturalis.intezet@chello.hu
Szegedi Fiókintézet
Dugonics tér 2, 6720 Szeged

Istanbul

Sraselviler Cad., 55, Taksim, Beyoğlu, 34433 Istanbul
Tel./Fax: + 90 212 292 43 45
E-mail: icr.istanbul@icr.ro

Kichinev

Institut Culturel Roumain "Mihai Eminescu"
Tel.: + 373. 22. 23.76.22
+ 373. 22. 22.83.60
E-mail: icrmihaieminescu@icr.ro

Lisbonne

Rua António Cândido, no. 18,
1050 - 076 Lisbon
Tel.: + 351 213537060
Fax: + 351 213573207
E-mail: icrl.dir@mail.ptprime.pt

Londres

1 Belgrave Square
London SW1X 8PH
Tel.: + 44 (0) 207 752 0134
Fax: + 44 (0) 207 235 0383
E-mail: office@icr-london.co.uk

Madrid

C/Marqués de Urquijo, no. 47, 1-dcha.
28008 Madrid
Tel.: + 34 917.589.288/289
Fax: + 34 915.590.135
E-mail: icrmadrid@icr.ro

New York

200 East 38th Street, 3rd Avenue
New York, NY 10016
Tel.: + 1 212 687 0180
Fax: + 1 212 687 0181
E-mail: icrny@icrny.org

Paris

1, Rue de l'Exposition, 75007 Paris
Tel.: + 33 01 47 05 15 31
Fax: + 33 01 47 05 15 50
E-mail: institut@institut-roumain.org

Prague

Anglická 26, 120 00 Praha 2
Tel: + 420 222 522 865
+ 420 222 523 096
Fax: + 420 222 522 778
E-mail: praga@icr.ro

Rome

Accademia di Romania
Valle Giulia, Piazza José de San Martin 100197 Rome
Tel.: + 39 06 320 80 24
+ 39 06 320 15 94
Fax: + 39 06 321 69 64
E-mail: accadromania@accadromania.it

Stockholm

Skeppsbron 20, 10318, Box 2336, 10318, Stockholm
Tel.: + 46 (0) 8207600
Fax: + 46 (0) 8207406
E-mail: info@rkis.se

Tel Aviv

8 Shaul Hamelech, Beit Amot Mishpat 64733 Tel Aviv
Tel.: + 9723 6961 746
+ 9723 6961 766
Fax: + 9723 69611205
E-mail: office@icrtelaviv.org

Venise

Palazzo Correr, Campo Santa Fosca
Cannaregio 2214, 30121 Venezia
Tel.: + 39 041 524 23 09
+ 39 041 524 20 57
Fax: + 39 041 71 53 31
E-mail: istiorga@tin.it

Varsovie

Ul. Krakowskie Przedmieście 47/51
00-071 Warszawa
Tel./Fax: + 48 22 828 12 78
E-mail: warszawa@icr.ro

Vienne

Argentinerstraße 39, 1040 Wien
Tel.: + 43 1319 10 81
Fax: + 43 1504 14 62
+ 43 1505 14 32
E-mail: office@rkiwien.at

Institut Culturel Roumain
Aleea Alexandru, 38
011824, Bucarest, Roumanie

Centre National du Livre
Putul lui Zamfir, 39
011242, Bucarest, Roumanie
www.cennac.ro

Traducteurs:
Nicolas Cavaillès
Laure Hinckel
Dominique Ilea
Philippe Loubière
Marily le Nir

Choix des textes:
Simona Sora

Coordinatrice du projet éditorial:
Laura Marin

Conception graphique et mise en page:
Ioana Luscov

Corrections et relectures de la version française:
Laure Hinckel

Imprimé en Roumanie